

# Le Temps

DIMANCHE 15 OCTOBRE 1906.

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE. — N° 16188.

Les discours éloquents par où l'on célébra, en de solennelles funérailles, la gloire du poète José-Maria de Heredia, ont fort bien marqué la place éminente qu'avait conquise dans les Lettres françaises l'auteur des *Trophées*.

Cette place n'était pas très étendue; elle était très haute. La muse de Heredia avait de grandes ailes, dont l'essor tendait naturellement vers les cimes, et dont l'envergure planait habituellement sur les sommets. Lorsqu'il redescendait dans les humbles régions où se bousculent et se froissent les intérêts et les passions des hommes ordinaires, c'était, comme on l'a dit, le meilleur compagnon et le plus cordial, exempt de toute morgue malgré sa fierté légitime, et de toute jactance malgré la magnificence verbale où il excellait entre tous, et qui était son triomphe en même temps que notre joie. Il allait bellement et bonnement à travers la vie, le verbe haut et l'âme exaltée, la main tendue et le cœur sur la main, sachant, dans le tran-tran coutumier de la vie quotidienne, descendre au niveau de l'humanité, marcher au pas de tout le monde, se tenir de plain-pied avec de simples mortels, vibrer à l'unisson de nos paroles périssables. Il ne dédaignait personne; il avait trop de philosophie pour tomber dans une af-

Extraits :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k238399r/f1.item>

fection de mépris à l'égard des choses et des gens. Non pas qu'il eût beaucoup d'illusions sur la plupart de ses contemporains. Si prématurée qu'ait été sa mort, il devait savoir, hélas ! à quoi s'en tenir sur une époque dont il se sentait éloigné, poétiquement et idéalement, par une instinctive nostalgie d'héroïsme. Lorsqu'on se sent désabusé par l'expérience de la vie, on devient très sévère ou extrêmement indulgent.

Sitôt que José-Maria de Heredia, cédant à sa vocation, s'élevait au-dessus de nos occupations journalières, il se transfigurait dans la pure atmosphère où l'entraînait son élan. Le causeur facile, abondant et même prodigue devenait alors un artiste silencieux, impitoyable pour lui-même, épris des difficultés de son art et impatient d'immortalité. Il nous parlait, au jour le jour, de tous les sujets qui excitaient sa verve, stimulaient sa curiosité ou amusaient son érudition. Mais lorsqu'il calligraphiait, de sa grande écriture décorative, les quatrains et les tercets de ses sonnets mémorables, c'était pour toujours, *et cæterâ...*

L'Etna mûrit toujours la pourpre et l'or du vin  
Dont l'Erigone antique enivra Théocrite ;  
Mais celles dont la grâce en ses vers fut écrite,  
Le poète aujourd'hui les chercherait en vain.

Perdant la pureté de son profil divin,  
Tour à tour Aréthuse, esclave et favorite,  
A mêlé dans sa veine, où le sang grec s'irrite,  
La fureur sarrasine à l'orgueil angevin.

Le temps passe. Tout meurt. Le marbre même s'use.  
Agrigente n'est plus qu'une ombre, et Syracuse  
Dort sous le bleu linceul de son ciel indulgent ;

Et seul le dur métal que l'amour fit docile  
Garde encore en sa fleur, aux médailles d'argent,  
L'immortelle beauté des vierges de Sicile.

Il fut donné à notre cher José-Maria de frapper quelques-une de ces médailles, et d'achever des bijoux qui porteront, je crois, le souvenir de son nom et de son art jusqu'à la plus lointaine postérité. Il était de ceux qui savent vivre en taillant une pierre précieuse et qui voudraient, comme Fray Juan de Ségovie, prince des orfèvres,

Mourir en ciselant dans l'or un ostensor.

Il travaillait à loisir. Il n'était pas pressé, sachant que la première condition du succès durable, c'est de savoir attendre, en état de grâce, l'heure bénie où l'on est enfin content de soi. Il n'était pas atteint de cette fièvre qui stimule les médiocrités expéditives et qui les force, par une sorte de fatalité, à nous harceler d'improvisations haletantes. Pendant longtemps, il vécut pour ses sonnets, moins impatient de les publier que soigneux de les porter lentement au plus haut point de maturité et de perfection.

Quelques exemples, choisis dans ses *Trophées*, nous feront comprendre sa façon de travailler. Souvent, le hasard d'une lecture ou d'une conversation lui fournissait son sujet, et pour ainsi dire, le thème où s'épanouissait sa délicate broderie de mots colorés et sonores.

Un jour, au mois de septembre, pendant une saison à Bagnères-de-Luchon, il trouve, dans le salon de lecture de l'hôtel, un respectable livre que les « baigneurs » ne lisaient pas : l'*Épigraphie de Luchon*, par M. Julien Sacaze, épigraphiste pyrénéen. Il lit, étant naturellement studieux, l'*Épigraphie de Luchon*. Un ex-voto mystérieux l'amuse. C'est une dédicace de Fabia Festa au dieu Ilixon :

ILIXONI  
DEO  
FAB. FESTA  
V. S. L. M.

et aussi une dédicace au dieu Iscitt, par un certain Puanu, fils d'Ulohox :

ISCITTO DEO  
HVNNV  
VLOHOXIS  
FIL.  
V. S. L. M.

Aussitôt l'imagination du poète s'ébranle et s'élançe. De cette lecture fortuite est sorti ce « sonnet épigraphique » :

Jadis l'Ibère noir, et le Gall au poil fauve,  
Et le Garumne brun peint d'ocre et de carmin,  
Sur le marbre votif entaillé par leur main,  
Ont dit l'eau bienfaisante et sa vertu qui sauva.

Puis les Imperators, sous le Venasque chauve,  
Bâtirent la piscine et le therme romain,  
Et Fabia Festa, par ce même chemin,  
A cueilli pour les dieux la verveine et la mauve.

Aujourd'hui, comme aux jours d'Iscitt et d'Ilixon,  
Les sources m'ont chanté leur divine chanson;  
Le soufre fume encore à l'air pur des moraines.

C'est pourquoi, dans ces vers, accomplissant les vœux,  
Tel qu'autrefois Hunnu, fils d'Ulohox, je veux  
Dresser l'autel barbare aux Nymphes Souterraines.

Heredia venait souvent autrefois chez Gaston Paris, à ces inoubliables réunions où le maître des études romanes, admirablement lettré, avait entrepris de réconcilier la littérature et la philologie, qui maintenant, dit-on, sont brouillées. Le poète des *Trophées* nous contait volontiers les origines diverses de ses poèmes. Il était érudit autant qu'artiste. « Le dieu Ilixon, nous disait-il, était, du temps des Celtes, le dieu protecteur du pays de Bagnères. De là le nom de Luchon. Les noms des dieux sont vivaces, et nous répétons malgré nous, sans le savoir, les syllabes héréditaires... »

Une autre fois (toujours dans le recueil de M. Julien Sacaze) le regard du poète tombe sur ces mots entrecoupés :

MONTIBVS...  
GARRI DEO  
SABINVLA  
V. S. L. M.

Et peu à peu s'épanouit le délicieux sonnet de l'*Exilée* :

Dans ce vallon sauvage où César t'exila,  
Sur la roche moussue, au chemin d'Ardiège,  
Penchant ton front qu'argente une précoce neige,  
Chaque soir, à pas lents, tu viens t'accouder là.

Tu revois ta jeunesse et ta chère villa  
Et le flamme rouge avec son blanc cortège;  
Et lorsque le regret du sol latin t'assiège,  
Tu regardes le ciel, triste Sabinula...

J'ai noté, dans un poème latin, composé par Etienne de La Boétie en l'honneur de Christophe Colomb, les vers suivants :

..... *Vasta per æquora nautæ  
Ingressi, vacuas sedes et inania regna  
Viderunt, solemque alium terrasque recentes,  
ET NON HÆC, ALIO FULGENTIA SIDERA CÆLO.*

Il est impossible de ne pas comparer ces vers au fameux tercet :

Où, penchés à l'avant des blanches caravelles,  
Ils regardaient monter, dans un ciel ignoré,  
Du fond de l'Océan des étolles nouvelles.

Je ne sais si ce rapprochement a été signalé. En tout cas, ces notes pourront servir aux futurs éditeurs et commentateurs de ces glorieux *Trophées* qui, ouvragés avec peu de matière et beaucoup d'art, vivront autant que la langue française.

GASTON DESCHAMPS.